

# Les histoires merveilleuses de Jean-Henri Fabre

## Scène 1 – Introduction

<b>Décor</b>	Dans le jardin de J.-H. Fabre, un rossignol
<b>Personnages</b>	Rossignol (Agathe), Tous les enfants, Enfant 1 (Lyvie), Enfant 2 (Claire), Enfant 3 (Ménéhould)

♪ *Chanson Do, ré, mi... ; Chant du rossignol (Agathe)*

**Le rossignol (Agathe)** – Bonjour mes amis ! Bienvenue dans le harnas de Jean-Henri Fabre !

♪ *Chant du rossignol (Agathe)*

**Tous les enfants** – Bonjour joli rossignol !

**Enfant 1 (Lyvie)** – Mais je reconnais ce chant merveilleux ! Ne serait-ce pas l'ami de Georgio ? Serions-nous donc dans un jardin enchanté ?

**Enfant 2 (Claire)** – Mais qui est Georgio ?

**Le rossignol (Agathe)** – Georgio habitait un royaume encore bien plus beau que tous les royaumes de tous les contes. La Beauté de l'Univers donnait aux hommes une telle joie de vivre qu'ils avaient toutes les forces nécessaires pour surmonter les peines de la Vie. Mais pour les habitants du royaume, rien ne pouvait s'accomplir sans le poids de la fatigue, le malheur des maladies ou les brûlures du soleil au temps des moissons. C'est pourquoi, parmi les enfants du Royaume, Georgio voulut construire une cité magique remplie de machines et d'écrans qui devaient faciliter la vie des hommes. « *Mon ami, dis-je alors à Georgio, aurais-tu oublié les bons fruits savoureux qui, pendus aux arbres de ton royaume, devraient au soleil et se gorgeaient de sucre, le bon goût du lait des vaches, des œufs du*

*poulailler, des légumes du potager, des plats succulents de ta maman ?* » Angoissé, Georgio accepta alors de ne pas détruire son royaume mais en échange d'un trésor. A sa plus grande surprise, il entendit une profonde voix d'homme sortir timidement de sa gorge. Il lui avait été accordé l'une des plus belles voix d'homme. Georgio, comblé, tint sa promesse et oublia de détruire son Royaume.

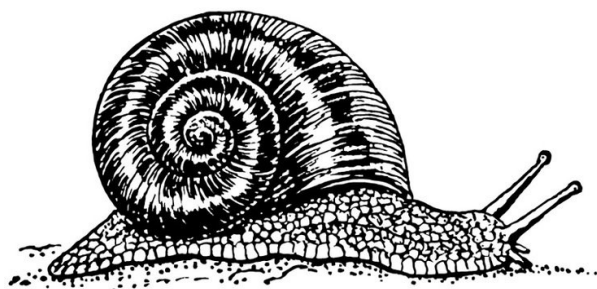
**Enfant 3 (Méneould)** – Rossignol, sommes-nous donc ici chez Georgio ?

**Le rossignol (Agathe)** – Pas tout à fait, mon enfant. Mais vous entrez dans un petit coin de son royaume, encore sauvegardé aujourd'hui, et habité il y a quelques temps par un homme célèbre. Il se nomme Jean-Henri Fabre. Son intelligence, son esprit et son cœur l'ont amené à découvrir dès son plus jeune âge les richesses de notre royaume. Et grâce à lui, vous découvrirez que nos plus minuscules habitants sont eux-aussi les héros de contes merveilleux. Écoutez ces histoires féeriques contées par M. Fabre.

## Scène 2 – Les escargots

<b>Décor</b>	Un escargot
<b>Personnages</b>	J.-H. Fabre (Joseph), Enfant 1 (Colombe), Enfant 2 (Thaïs), Enfant 3 (Pauline) Fable de La Fontaine : Récitant (Rachel)

♪ *L'éléphant (violoncelle et piano), chorégraphie*



**J.-H. Fabre (Joseph)** –

L'escargot, quand il marche, porte en avant quatre cornes que vous connaissez.

**Enfant 1 (Colombe)** – Des cornes qui rentrent et sortent à volonté.

**Enfant 2 (Thaïs)** – Des cornes que la bête tourne en tous sens quand on met la coquille sur la

braise. L'escargot chante alors bi-bi-bi-iou-iou.

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Laissez ce jeu cruel, mon enfant. L'escargot ne chante pas ; il se plaint, à sa manière, des tortures du feu. Sa bave, coagulée par la chaleur, se gonfle et se dégonfle, et l'air qui s'en échappe par petites bouffées produit cette plainte du mourant.

Dans une de ses fables où il y a tant de belles choses sur les bêtes, La Fontaine nous raconte :

**Récitant (Rachel)** – Les oreilles du lièvre

*Un animal cornu blessa de quelques coups  
Le Lion, qui plein de courroux,  
Pour ne plus tomber en la peine,  
Bannit des lieux de son domaine  
Toute bête portant des cornes à son front.  
Chèvres, Béliers, Taureaux aussitôt délogèrent,  
Daims, et Cerfs de climat changèrent ;  
Chacun à s'en aller fut prompt.  
Un Lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,  
Craignit que quelque Inquisiteur  
N'allât interpréter à cornes leur longueur,  
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.  
Adieu, voisin Grillon, dit-il, je pars d'ici ;  
Mes oreilles enfin seraient cornes aussi ;  
Et quand je les aurais plus courtes qu'une Autruche,  
Je craindrais même encore. Le Grillon repartit :  
Cornes cela ? Vous me prenez pour cruche ;  
Ce sont oreilles que Dieu fit.  
- On les fera passer pour cornes,  
Dit l'animal craintif, et cornes de Licornes.  
J'aurai beau protester ; mon dire et mes raisons  
Iront aux Petites-Maisons.*

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Ce lièvre évidemment s'exagérait les choses. Pour tous ses oreilles sont restées des oreilles. On ignore si l'escargot s'exila dans ces circonstances ; toujours est-il que, d'un consentement presque unanime, l'homme regarde comme des cornes ce que l'escargot porte sur le front. Cornes, cela ! Aurait dit le grillon mieux avisé que l'homme, vous me prenez pour cruche.

**Enfant 1 (Colombe)** – Ce ne sont pas des cornes ?

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Non, mon ami. Ce sont à la fois des mains,

des yeux, des nez, des bâtons d'aveugles. On les appelle tentacules. Il y en a deux paires, d'inégale longueur. La paire supérieure est la plus longue et la plus remarquable.

Tout au bout des deux longs tentacules, on voit un petit point noir. C'est un œil aussi complet que celui du cheval et du bœuf, malgré ses subtiles dimensions. Ce qu'il faut pour faire un œil, vous êtes loin de soupçonner. C'est si compliqué, que je n'ose vous en dire le premier mot. Cependant tout cela trouve à se loger dans un petit point noir tout juste visible. Ce n'est pas tout : à côté de l'œil se trouve un nez, c'est-à-dire un organe spécial sensible aux odeurs. L'escargot voit et sent par le bout de ses longs tentacules.

**Enfant 1 (Colombe)** – J'ai remarqué qu'en présentant quelque chose aux longues cornes de l'escargot, l'animal les retire en dedans.

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Ce nez, œil à la fois, peut s'éloigner, se rapprocher, se porter au-devant des objets, les flairer d'ici et de là. Pour trouver un nez pareil, il faudrait de l'escargot remonter à l'éléphant, dont la trompe est un nez d'exceptionnelle longueur. Mais combien celui de l'escargot l'emporte sur celui du colosse ! Sensible aux odeurs et à la lumière, œil et nez en même temps, il peut se replier en lui-même comme un doigt de gant, disparaître en rentrant dans le corps de la bête, ou bien sortir de dessous la peau et se déployer à la façon d'une lunette.

**Enfant 2 (Thaïs)** – J'ai vu bien souvent comment fait l'escargot pour rentrer ses cornes. Cela se replie en dedans et semble s'enfoncer sous la peau. Lorsque quelque chose l'ennuie, la bête met son nez et ses yeux dans sa poche.

**J.-H. Fabre (Joseph)** – C'est cela même. Pour nous soustraire à une lumière trop vive, à une odeur déplaisante, nous fermons les paupières et nous nous bouchons le nez. L'escargot, si la lumière l'importune ou si quelque odeur lui déplaît, rengaine œil et nez dans leur fourreau ; il les met dans sa poche, comme le dit Thaïs.

**Enfant 3 (Pauline)** – Le moyen est ingénieux.

**Enfant 1 (Colombe)** – Vous disiez encore que les cornes lui servaient de bâtons d'aveugle.

**J.-H. Fabre (Joseph)** – L'animal est aveugle quand il a rentré, en tout ou en partie, ses tentacules supérieurs ; il lui reste alors les deux d'en bas, qui explorent les objets par le toucher mieux que ne le fait le bâton d'un aveugle, car ils ont une grande sensibilité. Les deux

tentacules d'en haut, outre leurs fonctions d'œil et de nez, remplissent encore le rôle du bâton de l'aveugle, ou mieux le rôle d'un doigt qui touche et reconnaît les objets. Vous voyez, mon enfant, qu'on ne sait pas tout sur l'escargot quand on connaît sa complainte sur la braise.

**Enfant 2 (Thaïs)** – Je m'en aperçois. Qui de nous aurait soupçonné que ces cornes sont à la fois des yeux, des nez, des bâtons d'aveugle, des doigts ?

 *Chanson Les deux escargots*

### Scène 3 – Les fourmis

<b>Décor</b>	Branche de sureau, fourmi
<b>Personnages</b>	J.-H. Fabre (Joseph), Enfant 1 (Colombe), Enfant 2 (Thaïs), Enfant 3 (Pauline) Conte du derviche : Récitant (Luther), Le derviche (Éléonore), Le roi (Marie), Le chef des savants (Ménéhould)

**Enfant 1 (Colombe)** – Que trouvent donc les fourmis sur ce sureau pour se remplir ainsi le ventre ? En voilà qui ne peuvent plus se traîner. Oh ! Les goulues.

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Goulues ! Non, car elles ont pour se gorger de la sorte un motif très louable. Il y a là-haut, sur le sureau, un immense troupeau de vaches. Les fourmis qui descendent viennent de les traire, et c'est dans leur panse qu'elles emportent le laitage pour la nourriture commune de la fourmilière. Voyons d'abord les vaches et la façon de les traire. Ne vous attendez pas, je vous en préviens, à des troupeaux semblables aux nôtres. Une feuille leur sert de pâturage. Regardez donc cette banche. D'innombrables poux d'un noir velouté, immobiles et serrés l'un contre l'autre jusqu'à se toucher, recouvrent le dessous des feuilles et le bois encore tendre. Avec un suçoir plus délié qu'un cheveu et plongé dans l'écorce, ils s'abreuvent paisiblement des suc de l'arbuste, sans remuer de place. Ils ont sur le dos, à la partie postérieure, deux poils courts et creux, deux tubes d'où l'on voit avec un peu d'attention s'échapper, de temps en temps, une toute petite gouttelette d'une liqueur sucrée. Ces poux noirs se nomment pucerons. Ce sont les vaches des fourmis. Les deux tubes sont les mamelles et la

liqueur qui perle à leur extrémité est le lait. Au milieu du troupeau, sur le troupeau même quand le bétail est trop serré, les fourmis affairées vont et viennent d'un puceron à l'autre, guettant la délicieuse gouttelette. Celle qui l'aperçoit accourt, la boit, la savoure et semble dire en relevant sa petite tête : Oh ! que c'est bon, oh ! Que c'est bon ! Mais les pucerons sont avarés de leur liqueur, ils ne sont pas toujours disposés à la laisser couler de leurs tubes. Alors la fourmi, comme une laitière qui se dispose à traire sa vache, prodigue au puceron ses plus engageantes caresses.

**Enfant 3 (Pauline)** – C'est admirable.

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Admirable, ma chère enfant. Mais ce n'est pas tout ! Si nos vaches erraient en liberté dans la campagne, s'il nous fallait entreprendre de pénibles voyages pour aller les traire dans des pâturages éloignés, avec l'incertitude de les trouver ou non, ce serait pour nous un bien rude travail, fort souvent impossible. Que faisons-nous alors ? Nous les gardons sous la main, dans des enclos, dans des étables. Ainsi font parfois les fourmis à l'égard des pucerons. Pour s'éviter des courses fatigantes, fréquemment infructueuses, elles mettent en parc leurs troupeaux. Supposons une touffe d'herbe dont la base soit occupée par des pucerons peu nombreux. Les fourmis commencent par enlever un peu de terre au bas de la touffe, de manière à mettre à nu la naissance des racines. La partie découverte forme de la sorte une charpente naturelle, sur laquelle la construction doit prendre appui. Maintenant, des grains de terre humide sont empilés un à un et disposés en voûte grossière, qui repose sur la charpente des racines et vient entourer la tige au-dessus du point occupé par les pucerons. Quelques ouvertures sont ménagées pour le service de la bergerie. Le chalet est fini.

**Enfant 1 (Colombe)** – Mais il y a des fourmilières partout, grandes ou petites. Dans le jardin seulement, j'en compterais bien une douzaine. Pour quelques-unes, les fourmis sont si nombreuses, qu'elles noircissent le chemin quand elles viennent à sortir. Il doit falloir beaucoup de pucerons pour nourrir tout ce petit monde.

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Si nombreuses qu'elles soient, les fourmis ne manqueront jamais de vaches, car les pucerons sont bien plus nombreux encore. Il y en a tant et tant, que parfois ils menacent sérieusement nos récoltes. Le misérable pou nous déclare la guerre. Pour le comprendre, écoutez d'abord une histoire.

 *Les Indes Galantes*

**Récitant (Luther)** – Il y avait autrefois un roi des Indes qui s'ennuyait beaucoup. Pour le distraire, un derviche inventa le jeu d'échecs. Ce jeu vous est inconnu. Eh bien, sur un casier, dans le genre de celui du jeu des dames, deux adversaires rangent en corps de bataille, l'un blanc, l'autre noir, des pièces de diverses valeurs, pions, fous, cavaliers, tours, reine et roi. L'action s'engage. Les pions, simples fantassins, destinés à cueillir, comme toujours, la première part de gloire et de horions, escarmouchent d'abord entre eux. Ils tombent en braves sur le champ de bataille. Le roi les regarde s'exterminer, retenu par sa grandeur loin de la mêlée. Maintenant, la cavalerie donne, sabrant à tort et à travers ; les fous même guerroient avec un enthousiasme en rapport avec l'état de leur cervelle, et les tours ambulantes s'en vont de ci, de là, protéger les flancs de l'armée. La victoire se décide. Du côté du camp noir, la reine est prisonnière ; le roi a perdu ses tours ; un cavalier, un fou font des prodiges de valeur pour lui ménager une fuite ; Ils succombent. Le roi est cerné, la partie est perdue. Ce jeu savant, image de la guerre, plut beaucoup au royal ennuyé, qui demanda au derviche quelle récompense il désirait pour son invention.

**Le derviche (Éléonore)** – Lumière des croyants, un pauvre derviche se contente de peu. Vous me donnerez un grain de blé pour la première case de l'échiquier, deux pour la seconde, quatre pour la troisième, huit pour la quatrième, et vous doublerez ainsi toujours le nombre de grains, jusqu'à la dernière case, qui est la soixante-quatrième. Avec cela, je serai satisfait. Mes pigeons bleus auront du grain pour quelques jours.

**Le roi (Marie)** – Cet homme est fou, il aurait droit à de grandes richesses, et il me demande quelques poignées de blé. *Puis, se tournant vers son ministre* : Comptez dix bourses de mille sequins à cet homme, et faites-lui donner un sac de blé. Il aura au centuple le grain qu'il me demande.

**Le derviche (Éléonore)** – Commandeur des croyants, gardez les bourses de sequins, inutiles à mes pigeons bleus, et donnez le blé comme je le désire.

**Le roi (Marie)** – C'est bien. Au lieu d'un sac, tu en auras cent.

**Le derviche (Éléonore)** – Ce n'est pas assez, Soleil de justice.

**Le roi (Marie)** – Tu en auras mille.

**Le derviche (Éléonore)** – Ce n'est pas assez, Terreur des infidèles.

Les cases de mon échiquier n'auraient pas toutes leur compte.

**Récitant (Luther)** – Cependant , les courtisans chuchotaient, étonnés des singulières prétentions du derviche, qui, dans le contenu de mille sacs, ne trouvait pas son grain de blé doublé soixante-quatre fois. Impatienté, le roi convoqua les savants pour faire, séance tenante, le calcul des grains de blé demandés. Le derviche sourit malicieusement dans sa barbe, et se retira avec modestie à l'écart en attendant la fin du calcul. Et voilà que, sous la plume des calculateurs, le chiffre s'enflait toujours. L'opération terminée, le chef des savants se leva.

**Le chef des savants (Méneould)** – Sublime commandeur, l'arithmétique a prononcé. Pour satisfaire à la demande du derviche, vous n'avez pas assez de blé dans vos greniers. Avec la quantité de grain demandée, toute la terre, mers et continents compris, serait couverte d'une couche continue d'un travers de doigt d'épaisseur.

**Récitant (Luther)** – Le roi se mordit la moustache de dépit, et dans l'impuissance de lui compter son grain de blé, il nomma premier vizir l'inventeur des échecs. C'est ce que désirait le derviche malin.

♪ *Les Indes Galantes*

**Enfant 1 (Colombe)** – Comme le roi, je me serais laissé prendre au piège du derviche ; j'aurais cru qu'en doublant un grain soixante-quatre fois, on eût au plus quelques poignées de blé.

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Désormais, vous saurez qu'un nombre, même fort petit, lorsqu'il éprouve une série de multiplications par le même chiffre, est semblable à la pelote de neige, qui grossit à vue d'œil en roulant, et devient bientôt la boule énorme que tous nos efforts ne peuvent plus remuer. Voilà pourquoi les fourmis ne manqueront jamais de pucerons !

♪ *Marche de Radetsky (Marie, Lucie, Agathe, Pauline, Éléonore, Thais, Claire, Luther)*





## Scène 4 – Les abeilles

<b>Décor</b>	Abeille
<b>Pers.</b>	J.-H. Fabre (Joseph), Enfant 1 (Colombe), Enfant 2 (Thaïs)

**Enfant 1 (Colombe)** – Ne courons-nous pas le risque d'être piqués en nous approchant de si près ?

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Il est rare, dans les circonstances où maintenant elles se trouvent, que les abeilles fassent usage de leur dard. Si vous alliez étourdiment les tracasser, je ne répondrais de rien ; mais laissez-les en paix, et vous pouvez, sans crainte, les observer à l'aise. Elles ont bien d'autres soucis, maintenant, que de songer à piquer les petits garçons curieux !

**Enfant 1 (Colombe)** – Et quels soucis ? Elles ont l'air d'être bien tranquilles cependant ; on dirait qu'elles dorment toutes ensemble.

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Le graves soucis d'un peuple qui n'a pas de patrie et qui cherche à s'en créer une.

**Enfant 1 (Colombe)** – Les abeilles ont donc une patrie ?

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Elles ont une ruche, ce qui, pour elles, revient au même.

**Enfant 1 (Colombe)** – Alors elles cherchent une ruche pour y demeurer ?

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Elles cherchent une ruche.

**Enfant 1 (Colombe)** – Et d'où viennent-elles, ces abeilles sans maison ?

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Elles viennent de la vieille ruche du jardin.

**Enfant 1 (Colombe)** – Elles n'avaient qu'à y rester, au lieu de s'en aller chercher fortune ailleurs.

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Elles ne le pouvaient. La population de la ruche s'est augmentée, et la place pour tout le monde a manqué dans la maison. Alors les plus aventureuses, sous la conduite d'une reine, se sont expatriées pour aller fonder autre part une colonie. La troupe émigrante s'appelle un essaim.

**Enfant 1 (Colombe)** – La reine, qui conduit l'essaim, doit être là, dans la pelote commune ?

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Elle y est. C'est elle qui, en se posant sur le groseillier, a déterminé la halte de la bande entière.

**Enfant 1 (Colombe)** – Mais comment la reine est-elle choisie ?

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Les œufs qui doivent donner naissance à des reines sont pondus dans des cellules spéciales, beaucoup plus spacieuses, beaucoup plus solides que celles où éclosent les ouvrières.

**Enfant 1 (Colombe)** – Lorsqu'elle pond dans une grande cellule ou dans une petite, la reine sait donc si l'œuf est celui d'une reine ou celui d'une ouvrière ?

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Elle ne le sait pas, elle n'a pas besoin de le savoir. Les œufs de la reine et les œufs d'ouvrière ne diffèrent pas. C'est l'éducation seule qui décide du résultat de l'œuf. Traitée de telle manière, la jeune larve devient une reine, en qui repose l'avenir prospère de la ruche ; traitée de telle autre, elle appartient à la gent travailleuse, munie de brosses et de corbeilles. A volonté, le peuple abeille fait des reines ; le premier œuf venu suffit pour remplir dignement les fonctions royales, si l'éducation est dirigée dans ce but. Et que ne fait-elle pas de nous-mêmes, l'éducation des tendres années ? Ni des rois, ni des manants ; mais des honnêtes gens, ce qui est mieux ; et des gredins, ce qui est pire.

Il va de soi que les méthodes pédagogiques des abeilles ne sont pas les mêmes que les nôtres. L'homme, autant esprit que matière, pour ne pas dire plus, s'adresse avant tout aux élans généreux de cœur, aux nobles aspirations de l'âme. L'abeille a l'éducation purement bestiale, elle s'adresse au ventre. Le genre du manger fait la reine ou l'ouvrière. Pour les larves qu'attendent les devoirs de la royauté, les nourrices préparent une bouillie particulière, une pâtée royale dont seules elles ont le secret. Qui en mange est sacrée reine.

**Enfant 1 (Colombe)** – C'est donc à l'insu de la reine actuelle que le peuple abeille fait d'autres reines ?

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Oui, mon ami. La reine est excessivement jalouse, elle ne peut souffrir dans la ruche aucune abeille qui porte ombrage à ces royales prérogatives. Malheur aux prétendantes qui se trouveraient sur ses pas ! « Ah ! Vous venez me supplanter, vous venez me ravir l'amour de mes sujets ! » Ah ! Ceci, ah ! Cela. Ce serait, mes enfants, quelque chose d'horrible. Lisez l'histoire de l'homme, et vous verrez quels troubles jettent dans les nations les têtes couronnées aux abois.

Or, voici qu'au printemps, lorsque les ouvrières et les faux-bourçons déjà sont éclos, un bruissement fort vient du côté des cellules royales.

Ce sont les jeunes reines qui cherchent à sortir de leurs prisons de cire. La reine mère l'a entendu. Elle accourt furieuse. Elle piétine de rage les cellules royales, elle fait voler en morceaux les couvercles de cire et tire de leurs cellules les prétendantes pour les déchirer impitoyablement ; plusieurs succombent sous ses coups. Mais le peuple l'entoure, la cerne étroitement et peu à peu l'entraîne loin du lieu de carnage. L'avenir est sauf : il reste encore des reines. Cependant les têtes s'échauffent, et la guerre civile éclate. Les uns penchent pour la vieille reine, les autres pour les jeunes. Dans ce conflit d'opinions, le désordre et le tumulte remplacent l'activité paisible. La ruche s'emplit de bourdonnements menaçants, les greniers d'abondance sont livrés au pillage. Mange qui veut, sans nul souci du lendemain. Des coups de poignards sont échangés. La reine se décide à un coup d'État : elle abandonnera la patrie ingrate, la patrie qu'elle a fondée et qui maintenant lui suscite des rivales. « Qui m'aime me suive ! » et la voilà qui fièrement s'élance hors de la ruche pour ne plus y rentrer. Ses partisans s'envolent avec elle. La troupe émigrante forme un essaim, qui va fonder ailleurs une nouvelle colonie.

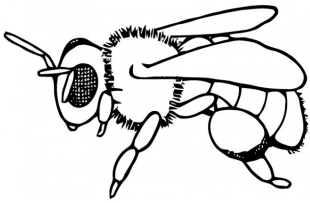
Afin de rétablir l'ordre, les ouvrières qui se trouvaient dehors pendant le tumulte viennent se joindre aux abeilles restées dans la ruche. Deux jeunes reines font valoir leurs droits. Qui d'entre elles régnera ? Le duel à mort va décider. - Elles sortent de leurs cellules. A peine se sont-elles vues qu'elles s'élancent l'une sur l'autre, se dressent, se saisissent avec les mandibules par une antenne et se tiennent tête contre tête, poitrine contre poitrine. Dans cette posture, il leur suffirait à chacune de recourber un peu le bout du ventre pour plonger le dard empoisonné dans le corps de sa rivale. Mais il y aurait double mort, et leur instinct leur défend une attaque où toutes les deux périraient. Elles se dégagent et se retirent. Mais le peuple qui fait cercle les empêche de fuir : il faut que l'une succombe. Les deux reines reviennent à l'attaque. La plus adroite, au moment où l'autre n'y prend pas garde, s'élance sur le dos de sa rivale, la saisit à la naissance de l'aile et lui plonge l'aiguillon dans les flancs. La victime étire ses pattes et meurt. C'est fait. L'unité royale est reconstituée, la ruche va reprendre ses habitudes d'ordre et de travail.

**Enfant 2 (Thaïs)** – Elles sont bien méchantes, les abeilles, de forcer ainsi la reine à s'entre-tuer jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une !

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Il le faut, mon petit ami ; leur instinct l'exige. Sans cela, la guerre civile serait en permanence dans la ruche. Mais cette dure nécessité ne leur fait pas oublier un moment le respect dû à

la dignité royale. Qui les empêcherait de se débarrasser elles-mêmes des reines de trop, comme elles le font des faux-bourçons avec tant de sans-façon ? Elles s'en gardent bien. Qui, parmi elles, oserait tirer l'épée contre leurs souveraines, lors mêmes qu'elles sont un grave embarras ? Ne pouvant sauver la vie, elles sauvent l'honneur en laissant les prétendantes dégainer contre elles.

Il peut arriver qu'à une époque où elle est seule ; la reine périsse, soit d'accident, soit de vieillesse. Les abeilles s'empressent avec respect autour de la défunte ; elles la brossent tendrement, lui



présentent du miel pour la ranimer ; elles la retournent, la palpent avec amour ; elles la traitent enfin avec tous les égards qu'on lui prodiguait de son vivant. Il leur faut plusieurs jours pour comprendre, enfin, qu'elle est morte, bien morte, et

que tous leurs soins sont inutiles. C'est alors un deuil général. Chaque soir, à deux ou trois reprises, gronde dans la ruche un bourdonnement lugubre, sorte de chant de mort. Le deuil fini, on songe à remplacer la reine. Une jeune larve est choisie parmi celles des cellules vulgaires. Elle était née pour être cirière, les événements vont lui donner la royauté. Les ouvrières commencent par détruire les cellules environnant celle où se trouve la larve sacrée reine future d'un consentement unanime. L'éducation royale demande plus de place. Le large fait, la cellule restante est agrandie et façonnée en dé, comme le veulent les hautes destinées du nourrisson qu'elle contient. Pendant quelques jours, on sert à la larve de la pâtée royale, de cette bouillie sucrée qui fait les reines, et le miracle est accompli : la ruche a une mère. La reine est morte, vive la reine !

♪ *Chopin, Marche funèbre*

**Enfant 1 (Colombe)** – L'histoire des abeilles est la plus belle de celles que vous nous avez racontées.

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Je le crois bien, aussi je l'ai gardée pour la fin.

**Enfant 1 (Colombe)** – Comment la fin ?

**Enfant 2 (Thaïs)** – Vous ne nous raconterez plus d'histoires ?

**J.-H. Fabre (Joseph)** – Tant que vous en voudrez, mes bien-aimés enfants, mais plus tard. Les blés sont mûrs et la moisson me préoccupe. Terminons là pour aujourd'hui.

♪ *Chanson La belle abeille*